Autour du “Livre d’Amitié” de Pierre Sala

David Expert

Edizione digitale

URL: <http://journals.openedition.org/studifrancesi/8453>

DOI: ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE[HY000]

[2006] MySQL server has gone away

ISSN: 2421-5856

Editore

Rosenberg & Sellier

Edizione cartacea

Data di pubblicazione: 1 décembre 2008

Paginazione: 603-613

ISSN: 0039-2944

Notizia bibliografica digitale

David Expert, «Autour du “Livre d’Amitié” de Pierre Sala», *Studi Francesi* [Online], 156 (LII | III) | 2008, online dal 30 novembre 2015, consultato il 08 janvier 2021. URL: <http://journals.openedition.org/studifrancesi/8453> ; DOI: [https://doi.org/ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE\[HY000\] \[2006\] MySQL server has gone away](https://doi.org/ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE[HY000] [2006] MySQL server has gone away)

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Autour du “*Livre d’Amitié*” de Pierre Sala

D’origine lyonnaise, Pierre Sala fut le seul membre de sa famille à servir à la cour royale. Il rentrera successivement au service de Charles VIII, Louis XII et François I^{er}. Il semble même, à ses dires, qu’il ait été présent à la bataille de Fornoue². En revanche, il fit montre d’un goût nettement moins aventureux concernant la propagation de son œuvre. En effet, certainement peu soucieux de sa postérité, il n’a pas fait appel à l’imprimerie pour fixer ses textes. On pourrait même le qualifier d’écrivain *intimiste*, dans la mesure où il écrivait pour un cercle d’amis et non pour se propulser sur les devants de la scène littéraire de son temps, à la différence, par exemple, d’un Ronsard ou d’un Du Bellay. Plus modestement, il semble s’être contenté de remettre chacune de ses œuvres à son dédicataire, que ce soit au roi, à sa femme ou encore à un ami. Un tel procédé, on le comprend, n’a effectivement pas contribué à une large diffusion de ses textes. L’homme lui-même semble avoir été oublié après sa mort, du moins en tant qu’écrivain. Du reste, pendant longtemps, les quelques mentions qui seront faites de son nom, il les devra en grande partie à sa dernière demeure, où il prit sa retraite: l’Antiquaille³. Pour preuve, Jules Quicherat, dans le numéro de la *Bibliothèque de l’École des Chartes* datant de 1841⁴, l’affubla du prénom de Nicole! Cette méprise, bien que rapidement corrigée par Paulin Paris⁵, montre combien Pierre Sala relevait

(1) Les premiers éléments biographiques sérieux sur Pierre Sala sont dus à Georges Guigue. On les lira dans P. SALA, *Le Livre d’Amitié dédié à Jehan de Paris par l’escuyer Pierre Sala, publié pour la première fois d’après le manuscrit de la Bibliothèque Nationale*, éd. G. GUIGUE, Lyon, Librairie générale Henri Georg, 1884, pp. 3-24. Quelques années plus tard, Philippe Fabia entreprit la même tâche, à partir des renseignements glanés dans l’ouvrage de son prédécesseur, mais en y apportant toutefois quelques corrections et un grand nombre d’informations supplémentaires: *Pierre Sala. Sa vie et son œuvre avec la légende et l’histoire de l’Antiquaille*, Lyon, Imprimerie M. Audin & Cie, 1934, pp. 11-48. Ces deux biographes ont eu le mérite d’avoir en grande partie puisé leurs informations dans les archives, ce qui fait en quelque sorte la solidité de leurs travaux. Ces derniers restent encore aujourd’hui les deux ouvrages de références – notamment la monographie de Philippe Fabia – pour toute personne désirant se familiariser avec Pierre Sala. On consultera aussi M. GRÜNBERG DRÖGE, «Pierre Sala – Antiquaire, humaniste et homme de lettres lyonnais du XVI^e siècle», dans *Aspects du XVI^e siècle à Lyon*, éd. M. F. Pérez, Lyon, Institut d’histoire de l’art, 1993, pp. 3-33, plus précisément pp. 3-9, et P. SALA, *Tristan. Roman d’aventures du XVI^e siècle*, éd.

L. MUIR, Genève-Paris, Droz-Minard, 1958, pp. 9-10. On trouvera dans ce dernier ouvrage quelques informations sur l’activité qu’exerçait Pierre Sala sous Louis XII.

(2) Il se serait précisément vu confier la mission d’aller à Mantoue s’enquérir au sujet du Grand Bâtard. Voir à ce propos les *Prouesses et Hardiesses*, BnF fr. 10420, ff. 129v-130r et BnF fr. 584, f. 81v.

(3) Au sujet de l’Antiquaille, on consultera avec profit FABIA, *Pierre Sala*, pp. 187-326, particulièrement pp. 187-200.

(4) [J. QUICHERAT], *Combat de François I^{er} contre un sanglier*, «Bibliothèque de l’École des Chartes», 1^{ère} série, Tome 2, 1840-41, pp. 281-285. Bien que l’article en question ne soit pas signé, Paulin Paris y reconnaîtra finalement Jules Quicherat. Voir, à ce sujet, P. PARIS, *Les Manuscrits français de la Bibliothèque du Roi, leur histoire et celle des textes allemands, anglais, hollandais, italiens, espagnols de la même collection*, 8 vols., Paris, Techener, 1836-42, vol. 5, p. 91.

(5) Voir P. PARIS, *Les Manuscrits français*, cit., vol. 5, pp. 91-93, notamment p. 93, où l’on peut lire: «C’est d’après Lenglet Dufresnois que M. Quicherat a nommé notre auteur Nicolas, au lieu de Pierre». Là encore il y a erreur, mais, cette fois-ci, de la part de Paulin Paris. En effet, personne n’a

encore de l'inconnu jusque dans le milieu du XIX^e siècle. Il faudra attendre Georges Guigue, en 1884, pour que l'un de ses textes soit enfin édité dans son intégralité⁶. Il s'agissait en l'occurrence du *Livre d'Amitié*, sur lequel portera notre étude.

* * * * *

Paradoxalement, bien que le *Livre d'Amitié* soit le premier texte de Pierre Sala à avoir pu bénéficier d'une diffusion plus importante, il ne semble guère avoir suscité l'intérêt des critiques. Excepté Philippe Fabia qui, dans sa monographie, lui accorde quelques pages, il ne sera plus mentionné, par la suite, que dans les entrées bibliographiques⁷. D'ailleurs, la revalorisation de l'œuvre de Sala passe aujourd'hui essentiellement par sa production tardive, c'est-à-dire par son *Chevalier au Lion* et son *Tristan*⁸. Son texte des *Prouesses et Hardiesses* commence lui aussi à éveiller un certain intérêt, sans doute parce que quelques épisodes y sont empruntés à la *Suite* et aux *Prophéties de Merlin*⁹. En fait, ces trois œuvres forment ce qu'on pourrait appeler une *trilogie arthurienne*, et c'est là ce qui a dû porter la critique moderne à s'y intéresser. D'une part, la thématique s'y prêtait, car on bénéficiait ainsi d'un nouveau matériau pour considérer l'évolution de la matière arthurienne au XVI^e siècle. D'autre part, dans une production littéraire à première vue *disparate*, on disposait enfin d'une sorte d'unité. Or, jusqu'à présent, personne, sauf erreur de notre part, ne semble avoir rattaché le *Livre d'Amitié* à une autre œuvre de Sala, ce qui a probablement contribué, dans une large mesure, à l'écarter du champ des recherches. Toutefois, sa *Complainte au Dieu d'Amour*, dédiée au cardinal de Tournon, ainsi que l'*Epistre responsive a Monseigneur de Tournon* lui-même, en constituent en quelque sorte le pendant¹⁰. La liste des simi-

jamais prénommé notre auteur «Nicolas»! Concernant l'histoire de la méprise au sujet du prénom, on se reportera à PH. FABIA, *Pierre Sala*, cit., pp. 4-9.

(6) P. SALA, *Le Livre d'Amitié*, cit..

(7) Voir PH. FABIA, *Pierre Sala*, cit., pp. 69-75.

(8) Ces deux œuvres ont déjà fait l'objet d'éditions: P. SALA, *Le Chevalier au Lion*, éd. P. Servet, Paris, H. Champion, 1996 («Bibliothèque du XV^e siècle», 56); P. SALA, *Tristan. Roman d'aventures du XVII^e siècle*, éd. L. MUIR, Genève-Paris, Droz-Minard, 1958 (National library of Wales, ms. 443-D); et P. SALA, *Tristan et Lancelot*, éd. F. BENOZZO, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2001 (Bibl. Bodmérienne, Cologny, cod. Bodmer 148). Le *Tristan* a notamment suscité un grand nombre d'articles. Pour s'en faire une idée, on pourra consulter la bibliographie à la fin du présent recueil. Du reste, une troisième édition de cette œuvre, due aux soins de Chantal Verchère, a vu le jour chez l'éditeur Honoré Champion.

(9) C'est à Lynette Muir que l'on doit d'avoir trouvé ces sources. Voir L. MUIR, *An Arthurian Enthusiast in the 16th Century: Pierre Sala*, «Bulletin Bibliographique de la Société Arthurienne», XIII, 1961, pp. 111-116, notamment pp. 113-114. On consultera aussi, à propos de ce texte, ces deux articles dus à Richard Trachsler: *Pierre Sala et le récit-cadre. "Les Prouesses et Hardiesses de plusieurs roys et empereurs" entre la composition médiévale et le recueil de nouvelles*, «Reinardus», XI, pp. 185-204; et *Le monde arthurien revisité au XVI^e siècle. Pierre Sala dans la grotte du chat monstrueux*, dans *Le Monde et l'Autre Monde. Actes du Colloque ar-*

thurien de Rennes (8-9 mars 2001), éd. D. HUE & C. FERLAMPIN-ACHER, Orléans, Paradigme, 2002, pp. 381-396.

(10) La *Complainte au Dieu d'Amour*, parfois appelée *Le Songe*, semble avoir été découverte récemment et, de fait, ni Guigue ni Fabia ne la mentionnent. Ce texte est contenu dans deux manuscrits: Wien, Österreichische Nationalbibliothek, cod. 21618 et London, British Library, Additional manuscript 17377. Il s'agit d'une épître de 258 décasyllabes dédiée au cardinal de Tournon. De veine allégorique, elle est inspirée par l'amour qu'éprouve le poète pour sa dame. Sur la première page du manuscrit de Vienne, une miniature nous montre d'ailleurs Cupidon volant à la rencontre de Sala, accoudé à une fenêtre de l'Antiquaille. Pour faire court, disons que l'auteur cherche avant tout à convaincre le lecteur que les femmes sont les objets les plus dignes de l'amour. Sur ce texte, à propos duquel peu de choses ont été dites, on consultera M. GRÜNBERG DRÖGE, *Pierre Sala – Antiquaire, humaniste et homme de lettres lyonnais du XVI^e siècle*, cit., p. 20 et n. 81 et, plus particulièrement, les articles de Paola Cifarelli et Giorgia Puttero dans le présent recueil, pp. 565-585 et 587-595. À ce texte, le cardinal de Tournon répondra par une épître en décasyllabes, à laquelle Sala répondra de la même façon. Ces deux répliques se trouvent, l'une à la suite de l'autre, dans le manuscrit BNF fr. 2267, et conservent toutes deux la même veine allégorique: ainsi que la même thématique que la *Complainte*: l'amour. La première épître, celle de Monseigneur de Tournon, est consacrée à Vénus, dont il ressort

litudes parle d'elle-même. Premièrement, le genre est le même pour les trois textes: ce sont des épîtres. Deuxièmement, leur thématique, si elle diffère, reste relativement semblable: l'un, comme son titre l'indique, traite du sentiment d'amitié, tandis qu'il s'agit, pour les deux autres, de dissertations sur l'amour. Enfin, tous trois empruntent leurs allusions et leurs anecdotes à la littérature classique. Notre texte, on le voit, ne fait donc pas figure d'orphelin dans l'œuvre de Sala et mérite donc, au même titre que sa *trilogie arthurienne*, qu'on prenne le temps de s'y attarder.

Du *Livre d'Amitié*, il existe deux manuscrits: l'un est conservé à la Bibliothèque municipale de Lyon sous le n° 950, l'autre à la Bibliothèque nationale de France sous la cote 14942 du fonds français. C'est ce dernier que Georges Guigue a choisi d'éditer en 1884. Les deux manuscrits sont à peu près identiques: il s'agit de petits formats, contenant le même nombre de feuillets et plutôt sveltes¹¹. On y trouve une épître, précédée d'un préambule dédicatoire. En revanche, sur aucun d'entre eux ne figure de titre. Et c'est à Georges Guigue que nous devons celui de *Livre d'Amitié*, par ailleurs remis en cause par Philippe Fabia. À juste titre, ce dernier remarque que c'est le texte dans son entier qui doit être considéré comme une *épître* et non uniquement le préambule dédicatoire qui l'introduit. En effet, les deux versions se terminent ainsi: «Ces trois exemples [...] seront la fin de mon épître»¹². On le comprend, il ne s'agit nullement ici d'un traité portant sur l'amitié, comme c'était le cas, par exemple, pour le *De Amicitia* de Cicéron. Dès lors, l'appellation d'*Épître d'Amitié*, par exemple, paraît plus appropriée.

Le texte ne varie guère d'un manuscrit à l'autre, du moins en ce qui concerne le fond. On notera juste deux ajouts dans la version parisienne: le premier, de soixante-quinze lignes en son début, et le second, de six lignes à la toute fin¹³. Quant au préam-

qu'elle aurait inventé l'art d'amour. On y trouve relatés, entre autres, la naissance de la déesse, sa descendance et de nombreux exemples portant sur l'influence qu'elle exerce sur les hommes. L'épître «responsive» de Pierre Sala, elle aussi, est consacrée à la déesse. Il s'agit de montrer, par le biais de diverses anecdotes, le pouvoir que Vénus détient sur le genre humain, qu'elle peut, en somme, mener à son gré, que l'on soit ermite ou roi. Notons qu'il est étrange que Georges Guigue n'ait pas cité l'*Épître responsive a Monseigneur de Tourmon*, puisque celle-ci l'avait été par Paulin Paris dans *Les Manuscrits français*, cit., vol. 5, p. 90. Philippe Fabia la mentionne, d'après Paulin Paris, mais déclare n'en avoir pas trouvé trace ailleurs. Par conséquent, il n'en dira rien.

(11) Voici un descriptif succinct des deux manuscrits:

- Lyon BM n° 950: il s'agit d'un petit in-4°, contenant 16 feuillets en parchemin de format 239 x 166 millimètres. La reliure en basane est d'origine. Les armes du dédicataire sont apposées au bas du f. 1r. Le contenu du manuscrit est intégralement rédigé en prose. Il comporte un préambule dédicatoire adressé à Claude Laurencin (ff. 1r-2r), puis le *Livre d'Amitié* lui-même (ff. 2r-16r). Le tout est introduit par une rubrique: «C'est l'épître que l'escuyer Sala envoya a son bon seigneur, frere et meilleur amy, monseigneur le baron de Rivirie, chef des armes de la noble maison Laurencine.»

- BnF, fr. 14942: il s'agit d'un petit in-4°, contenant 16 feuillets en parchemin de format 242 x 162 millimètres. Chaque page contient 22 lignes. Seul

le f. 1r en comporte 27, ce qui est dû au fait que la partie initiale, composée de douze vers, est écrite en plus petit. Le texte est rédigé à l'encre noire sur des lignes tracées à l'encre rouge. On lit trois rubriques, toutes à l'encre rouge: «Par l'escuyer Sala a son amy maistre Jehan de Paris» (début du f. 1r), «Par maistre Jehan de Paris a son amy l'escuyer Sala» (fin du f. 14r) et «Par maistre Jehan de Paris» (début du f. 15v). Le texte est ponctué de nombreux pieds de mouche à l'encre rouge et comporte quatre lettrines à l'encre rouge et une seule à l'encre bleue. Le manuscrit contient un préambule dédicatoire de douze décasyllabes à rimes plates adressé à Jehan de Paris (f. 1r), le *Livre d'Amitié* lui-même, en prose (ff. 1r-14r) et deux remerciements de Jehan de Paris à Pierre Sala, le premier contenant quarante décasyllabes à rimes plates (ff. 14v-15r) et le second dix alexandrins à rimes plates (f. 15v).

(12) Comme on le verra dans la suite de notre étude, Pierre Sala, dans l'exemplaire parisien, ajoute ces quelques mots en conclusion: «[...] dont la conclusion est telle que il n'est nulle amour ne amytié en ce monde qui soit a comparer a celle de mariage quant elle est honneste et que tous deux s'entreeyement loyaulment et d'amour reciproque» (f. 14r). Voir PH. FABIA, *Pierre Sala*, cit., pp. 70-72, pour la remise en cause du titre adopté par Georges Guigue.

(13) Le passage rajouté dans le début du texte s'étend de «Cassidore dit que» (f. 1v) à «ilz estoient mauvais et ydolatres» (f. 3r), et celui qui clôt l'épître de «dont la conclusion» à «d'amour reciproque» (f. 14r).

bule dédicatoire, il a été complètement réécrit: il se compose de douze octosyllabes dans le manuscrit parisien, tandis qu'il est rédigé en prose et s'étend sur trente-huit lignes dans le manuscrit lyonnais¹⁴. Mais la modification la plus étonnante est sans conteste le changement de dédicataire d'une version à l'autre, alors que le fond reste le même, Sala n'ayant apparemment pas cherché à personnaliser son épître selon les destinataires. Celle qui est contenue dans le manuscrit lyonnais est dédiée à Claude Laurencin, beau-frère de l'auteur, et dont les armes figurent sur la marge inférieure de la première page¹⁵. Celle du manuscrit parisien l'est à Jean Perréal, son ami et collègue à la cour¹⁶. Ce dernier répondra d'ailleurs par le biais de deux séries d'octosyllabes, que l'on trouve à la suite du texte, ce qui fait la particularité du manuscrit de la Bibliothèque nationale de France. Pour résumer, disons que, au premier abord, les quelques changements que l'on peut observer entre les deux états de notre texte concernent peu l'épître en elle-même, mais plutôt les éléments qui gravitent autour.

Le problème de la datation reste épineux. Seul le manuscrit lyonnais mentionne une date, mais celle-ci ne pourra malheureusement nous être d'aucun secours. En effet, sur le verso du dernier feuillet, on y lit ces quelques mots, écrits par une main étrangère: «De Taysi le 10^e de may 1549»¹⁷. Il s'agit très certainement ici d'une provenance ou d'un possesseur du manuscrit, puisque, à cette date, Sala était déjà mort depuis vingt ans. Force nous est donc de recourir aux quelques données biographiques dont nous disposons sur l'auteur, si nous voulons apporter une datation au texte, fût-elle approximative.

Pour cela, on portera tout d'abord notre attention sur l'exemplaire lyonnais. Ainsi, on remarque que le dédicataire, Claude Laurencin, y est désigné à six reprises à l'aide du terme de «frere», ce qui porte à croire que Sala et lui étaient beaux-frères. Or, Sala ne pouvait le nommer de la sorte qu'à partir de 1517 au plus tôt, 1519 au plus tard, puisque c'est dans cette période qu'il épousa Marguerite Bullioud en secondes noces, dont Claude Laurencin avait auparavant épousé la sœur, Sibylle Bullioud¹⁸. Nous disposons ainsi d'un *terminus a quo* pour cet état du texte. En revanche, dresser un *terminus ante quem* reste plus périlleux, puisqu'on ne dispose pas de la date de décès de Claude Laurencin. On sait, cependant, qu'il vivait encore en 1527, date à laquelle il avait été élu, pour la cinquième fois, échevin de la ville de Lyon¹⁹ et qu'il dut

(14) On pourra lire les deux versions du préambule dans l'édition de Georges Guigue. Celui du manuscrit parisien se trouve à la p. 55, et celui de l'exemplaire lyonnais, à la p. VIII, n. 1.

(15) Lyon, BM n° 950, f. 1r.

(16) Il est systématiquement nommé *Jehan de Paris* dans le manuscrit.

(17) Lyon, BM n° 950, f. 16r. Influencé par cette inscription, M. Delandine a attribué le *Livre d'Amitié* à François Sala, neveu de notre auteur, qui florissait effectivement à cette époque, mais ne porta jamais le titre d'écuyer, comme l'indique la rubrique du manuscrit de Lyon: «C'est l'épistre que l'Écuyer Sala envoya a son bon seigneur, frère et meilleur amy, Monseigneur le baron de Rivirie, chef des armes de la noble maison Laurencine» (f. 1r). Il n'était pas non plus le «frere» ni, on le verra par la suite, le beau-frère de ce «baron de Rivirie», autrement dit Claude Laurencin. Voir M. DELANDINE, *Manuscrits de la Bibliothèque de la Ville de Lyon*, Paris, Renouard, 3 vols., 1812, t. 2, p. 130.

(18) Marguerite Bullioud était alors veuve d'Hector Buatier, dont elle eut un fils. Elle était issue de l'une des familles les plus respectables de la ville de

Lyon: son père Guillaume en avait été l'un des notables et sa sœur Sibylle était l'une des dame d'honneur favorite de la reine Anne de Bretagne. Quant à son frère Symphorien, il fut conseiller clerc au parlement de Paris, évêque de Glandève, de Banzas, puis de Soissons, gouverneur du duché de Milan et ambassadeur du roi Louis XII auprès du pape Jules II. De plus, sa situation financière était fort aisée: elle possédait plusieurs maisons et terrains. Pierre Sala et Marguerite Bullioud entretenirent d'ailleurs des relations d'affaires avant de se marier. Il est peu probable, en revanche, que ce mariage ait été motivé par des intérêts financiers ou de façon à favoriser la situation de leurs propres enfants – Éléonore Sala et Hector Buatier – qu'ils avaient unis avant de célébrer leur propre union. En effet, ils partageaient, semble-t-il, une relation sentimentale depuis fort longtemps, probablement depuis leur enfance. À ce sujet, voir *infra*, n. 23. Concernant les relations de Pierre Sala et Marguerite Bullioud, on consultera aussi PH. FABIA, *Pierre Sala*, cit., pp. 37-41.

(19) Pour davantage de renseignements à propos de la famille Laurencin, on se reportera à R. DE SAINT-LOUP, *Dictionnaire de la noblesse consulaire*

mourir au plus tard en 1532²⁰. Il est cependant loisible d'envisager que Sala ait adressé cette épître à son beau-frère pour le remercier de lui avoir fait don d'un terrain, le 19 juillet 1519²¹. Le terrain en question était d'ailleurs bien choisi et dut pleinement satisfaire Sala, car il lui permettait ainsi d'établir un chemin dans une vigne touchant à sa propriété de l'Antiquaille. Rien d'étonnant à ce qu'il s'empresse alors de remercier le donateur en lui manifestant toute son amitié. Si tel était le cas, la rédaction de l'exemplaire dédié à Claude Laurencin se situerait peu de temps après l'été 1519, soit au début du remariage.

D'autre part, cette version de l'épître est probablement antérieure à celle destinée à Jean Perréal. Déjà, Fabia, qui voyait dans la phrase conclusive de l'exemplaire parisien une allusion à la vie conjugale de notre auteur, soutenait cette hypothèse dans sa monographie. Voici la phrase en question: «Il n'est nulle amour ny amitié en ce monde qui soit a comparer a celle du mariage, quant elle est honneste et que tous deux s'entreeyment loyaulment et d'amour reciproques»²². Ainsi, pour Fabia, l'épître destinée à Claude Laurencin aurait bel et bien été rédigée dans les premiers temps de l'union avec Marguerite Bullioud, Sala n'y dressant pas encore de constat sur la vie conjugale. D'autre part, ce constat positif à la fin de l'épître adressée à Jean Perréal montrerait qu'un laps de temps plus important devait s'être écoulé depuis ladite union. Il est vrai qu'une telle hypothèse peut paraître séduisante, car on sait, grâce à son livre des *Enigmes*, qui consiste en une série de quatrains richement illustrés et qu'il dédia à Marguerite Bullioud, qu'il entretenait avec elle des rapports fort amicaux²³. Il est donc permis de penser, comme l'envisage Fabia, qu'il devait couler des jours heureux aux côtés de sa nouvelle épouse. On sent d'ailleurs un grand respect à son égard dans le recueil des *Prouesses et Hardiesses* où il la met en scène. Ainsi, lorsqu'il déclare qu'«il n'est nulle amour ny amitié en ce monde qui soit a comparer a celle du mariage», tout porte à croire qu'il parlait en connaissance de cause et que, par conséquent, un certain temps avait dû s'écouler depuis le début de sa nouvelle union.

En outre, deux autres détails, qui ont l'avantage d'être moins subjectifs, nous invitent à aller dans ce sens. Premièrement, Sala a plutôt tendance à étoffer son œuvre lorsque celle-ci bénéficie d'une réécriture, ce qui est le cas, par exemple, de ses *Prouesses et Hardiesses*: le second jet s'amplifie d'un récit et son prologue d'une centaine de vers²⁴. Or, c'est précisément le cas de notre texte, dont la version dédiée

de Lyon. *Généalogie et armes de 489 familles d'échevins et prévôts des marchands de la ville de Lyon, 1499-1789*, Versailles, Mémoire & Documents, 2004, pp. 117-120, et plus particulièrement, concernant Claude Laurencin, p. 118. On y apprend, en outre, que Claude Laurencin avait déjà été nommé échevin de la ville de Lyon en 1499, 1503, 1508 et 1512.

(20) Voir PH. FABIA, *Pierre Sala*, cit., p. 38, n. 2. Fabia fonde son hypothèse sur une épithaphe versifiée par Rousselet et la date de décès de ce dernier, précisément 1532.

(21) Arch. départ., Visitation Sainte-Marie, 2e Couvent, n° 1, A 1.

(22) BnF, fr. 14942, f. 14r.

(23) Voici le début de l'épître dédicatoire du recueil des *Enigmes*, où Sala déclare aimer Marguerite Bullioud depuis l'enfance:

A vous ma treschierre et treshonnoree dame, ma dame, celle que de mon enfance j'ey toujours voullu eymen, servir, pryser et honnorer de toute

ma puissance plus que nulle vivante pour les grans biens qui sont en vous, comme la plus apparante et la plus souffisante de celle qui, a mon advis, a tousjours passé toutes aultres de sens, d'honneur et de valleur, car en vous peuvent trouver toutes les bonnes choses que l'on saroyt en dame souheter (ff. 1r-v).

On doit une édition de ce texte à Georges A. PARRY: *Les "Enigmes de l'Amour" de Pierre Sala*, «Revue de Philologie Française et de Littérature», XXII, 1908, pp. 214-220. Ce recueil fit aussi l'objet, sous une appellation différente, d'une magnifique édition en fac-simile: P. SALA, *Petit Livre d'Amour*, Stowe MS 955, éd. J. BACKHOUSE & Y. GIRAUD, 2 vols, Luzern, Faksimile Verlag Luzern, 1994.

(24) En revanche, il faut reconnaître que, des textes de Sala qui ont bénéficié d'un second jet, seules les secondes versions des *Prouesses et Hardiesses* et du *Livre d'Amitié* ont été augmentées lors de leur réécriture. Pour cette raison, il pourrait paraître un peu hâtif de considérer cela comme une habitude

à Jean Perréal a, comme on l'a vu, non seulement été augmentée de la courte conclusion dont il vient d'être question, mais aussi d'un passage d'une soixantaine de lignes, en son début. Deuxième fait attestant de la postériorité du manuscrit parisien sur le manuscrit lyonnais: Sala y a soigneusement enlevé les occurrences de «frere» – et cela fort à propos puisque l'épître était désormais destinée à son ami Jean Perréal. Une occurrence a néanmoins été oubliée en chemin²⁵. Cela montre de toute évidence que c'est le texte dédié à son beau-frère Claude Laurencin qui a servi de modèle.

Quant à l'exemplaire parisien, il semble qu'il s'agisse tout simplement d'une réponse à une épître que Jean Perréal aurait adressée à Sala. C'est en tout cas ce que ce dernier affirme dès les premiers vers du préambule:

O, chier amy, après avoir bien leue
Ton epistre de si grande vallue,
Ou tu me parles et d'amour et d'amis,
Croy pour certain que mon estude ay mis
A en chercher les volumes et rolles
Des anciens qui en tindrent parolles,
Car je te veulx de cë aulcunement
Faire respons, non si subtillement
Qu'il appartient a ton gentil esprit.
Mais ton sçavoir supportera l'escrypt
De moy qui suis et que tu as trouvé
Ton bon amy, cela est tout prouvé²⁶.

Le message est on ne peut plus clair et, de fait, on ne voit pas vraiment pourquoi, comme semble le penser Philippe Fabia, Sala aurait simulé de répondre à une lettre de son ami, d'autant plus que ce dernier répliquera par l'intermédiaire d'un double remerciement que l'on peut lire à la fin du manuscrit de la Bibliothèque nationale de France²⁷. Nous ne percevons pas bien quel effet notre auteur aurait ainsi voulu créer. Tenons-nous en donc pour l'instant à l'hypothèse la plus simple et la plus logique. D'autre part, si l'on s'en rapporte à ce qui vient d'être dit, l'épître que lui aurait envoyée Jean Perréal traitait «d'amour et d'amis»²⁸. Dans ce contexte, le *Livre d'Amitié*, qui avait précédemment été adressé à Claude Laurencin, faisait parfaitement l'affaire. Cela peut en partie expliquer qu'il ait fait double usage.

Toutefois, il serait un peu hâtif de déclarer, à l'instar de Philippe Fabia, que Sala offre ici «comme neuf un cadeau qui avait déjà servi»²⁹, ce qui lui valu aussitôt de se

chez notre auteur. Cependant, notons qu'aucun de ses autres textes disposant de deux versions n'a fait l'objet d'un raccourci.

(25) Voir BnF, fr. 15952, f. 8v: «mon bon seigneur et frere».

(26) BnF, fr. 14942, f. 1r.

(27) BnF, fr. 14942, ff. 14v-15v. Cela semble tenir chez Fabia d'un entêtement à voir en Sala un usurpateur, au point de remettre en cause ce que ce dernier affirme de manière pourtant fort claire. Voir PH. FABIA, *Pierre Sala*, cit., p. 71.

(28) En outre, ce n'est pas la seule réponse de Pierre Sala à une épître dont on dispose. C'était déjà le cas avec, comme son titre l'indique, l'*Epistre responsive a Monseigneur de Tournon*. Du reste, le manuscrit BnF fr. 2267 contient l'épître en question de Monseigneur de Tournon (ff. 3r-8v) et, à sa suite, ladite réponse de Sala (ff. 9r-14v). L'épître du

cardinal de Tournon était d'ailleurs une réplique à la *Complainte au Dieu Amour* qui lui avait été destinée de la part de Sala.

(29) Voir PH. FABIA, *Pierre Sala*, cit., pp. 72-73, notamment p. 73 pour la citation. Pour Philippe Fabia, qui n'avait pas connaissance de l'intégralité du prologue du *Chevalier au Lion* de Sala et ne pouvait donc qu'arriver à la conclusion que ce dernier s'attribuait malhonnêtement l'œuvre de Chrétien de Troyes, il ne faisait aucun doute que notre auteur faisait encore preuve d'infidélité. Mais, depuis, François Suard a pu reconstituer une bonne partie manquante de ce prologue, où Sala déclare qu'il a suivi un modèle, dont il n'est pas en mesure de donner pour autant la moindre référence. Dès lors, il n'y a plus aucune raison de pencher vers un manque de sincérité de la part de notre auteur lorsqu'il offre son *Livre d'Amitié* à son ami Jean

voir accusé d'*insincérité* – accusation qui perdure encore de nos jours³⁰. Bien sûr, le texte, comme on l'a vu, n'a pas été remanié, ou trop peu pour qu'on puisse dire qu'il y ait réellement eu adaptation au nouveau destinataire. Mais en rester là serait passer un peu trop rapidement sur les deux ajouts dont bénéficie la seconde rédaction. Même si ceux-ci peuvent *a priori* paraître négligeables, on doit avouer que leur présence se révèle bien utile à l'harmonie du texte. En effet, le premier ajout vient en compléter et approfondir le début, qui, sans cela, était bien succinct. Quant au second ajout, il nous intéressera davantage, car, bien que très bref, il dote le texte de la conclusion qui lui faisait tant défaut à l'origine. Voici donc comment se terminait la première version: «Ces trois exemples [...] seront la fin de mon epistre»³¹. Le moins que l'on puisse dire est qu'une telle fin ne conclut rien: elle laisse le texte ouvert. À cela, la seconde version remédiera par l'adjonction de ce passage cité plus haut: «[...], dont la conclusion est telle que il n'est nulle amour ne amytié en ce monde qui soit a comparer a celle de mariage quant elle est honneste et que tous deux s'entreeyment loyaulment et d'amour reciproque»³². Cette fois-ci, on ne dispose plus seulement d'une *fin* mais avant tout d'une *conclusion* (le terme est d'ailleurs explicitement cité), qui plus est, qui va dans le sens de la progression des idées qui ont été développées tout au long du texte, puisqu'on glissera finalement de la notion d'amitié à celle d'amour conjugal. Ainsi, comme l'écrivait Georges Guigue, le manuscrit parisien n'est pas seulement plus «curieux» que la version lyonnaise: il est aussi plus «complet»³³, disons, achevé.

Mais parler de «progression des idées» ou d'une version plus «achevée» qu'une autre porte immédiatement à penser que notre auteur a fourni un véritable travail d'écrivain. Or, sur ce sujet, les avis sont partagés – pour ne pas dire opposés. Pour Georges Guigue, Sala aurait «glané chez les anciens et les Pères de l'Église; ce sont leurs préceptes et leurs idées qu'il met en œuvre; mais sa traduction, l'unité qui règne dans tout l'ouvrage, l'habileté avec laquelle sont enchaînées et reliées entre elles ses idées propres et les idées des autres, les expressions heureuses et la simplicité naïve du style ne dénotent point seulement chez l'auteur et l'habitude de penser et l'habitude d'écrire, mais donnent à son travail l'originalité et une incontestable valeur littéraire»³⁴. Le bilan est plutôt positif: bien que la matière ait essentiellement été empruntée, il s'agirait pourtant ici d'une œuvre originale et personnelle. À cela, Philippe Fabia rétorquera quelques années plus tard. D'après lui, l'originalité ne se verrait «ni dans le fond ni dans la forme»: Sala se serait contenté d'emprunter le «bien des autres», mais ce qu'il aurait ajouté du sien serait «fort peu de chose, quelques formules de transition» ou, encore, de «rares considérations personnelles». Quant à l'enchaînement des idées, Fabia se montre encore plus sévère: pour lui, «elles se suivent, le plus souvent sans transition formelle, en une série monotone de citations». Il conclut donc que si l'on ne peut prétendre qu'il y ait «désordre», en revanche, «l'ordre n'est pas assez manifeste, le plan assez net» pour que l'on puisse parler de construction «artistique» ou «originale». Le jugement est tout aussi sévère concernant le style:

Perréal. Du moins, faut-il chercher la raison qui l'a conduit à agir ainsi. Concernant la découverte de François Suard à propos du prologue du *Chevalier au Lion*, on consultera son article: *Notice sur le manuscrit B. N. fr. 1638. Pierre Sala et le "Chevalier au Lion"*, «Romania», XIC (1970), pp. 406-15, plus particulièrement pp. 406-11.

(30) Comme, depuis l'édition de Georges Guigue, le *Livre d'Amitié* ne paraît guère avoir intéressé la critique et que, par conséquent, rien de nouveau, après Philippe Fabia, n'a été dit sur ce texte, les quelques rares mentions qui en sont faites de nos

jours semblent encore se reporter aux dires plutôt négatifs de ce dernier. On consultera, par exemple, ce que déclaraient à son sujet Pierre Servet dans son édition du *Chevalier au Lion*, cit., p. 13, et Richard Trachsler dans *Pierre Sala et le récit-cadre*, cit., p. 187.

(31) Lyon, BM n° 950, f. 16r.

(32) BnF, fr. 14942, f. 14r.

(33) P. SALA, *Le Livre d'Amitié*, cit., p. X.

(34) P. SALA, *Le Livre d'Amitié*, cit., p. XI.

(35) On lira l'ensemble de ces citations dans PH. FABIA, *Pierre Sala*, cit., pp. 74-75.

il y voit une «sorte de solennité oratoire», en d'autres termes, une prose «toujours soignée, quoique souvent gauche, nullement originale d'ailleurs»³⁵. Sans aucun doute, une confrontation de ces deux opinions s'impose pour y voir plus clair. Tout d'abord, on remarquera que les points sur lesquels porte le différend sont bien classiques. Il s'agit du problème de l'emprunt et de l'apport personnel (1), de l'enchaînement des idées (2), de l'unité de l'œuvre (3) et, enfin, du style (4).

Concernant le problème de la matière, Georges Guigue et Philippe Fabia tombent tous deux d'accord pour dire que Sala l'a empruntée, ce que lui-même avoue d'ailleurs, puisqu'il cite systématiquement les auteurs dont il tire les préceptes ou exemples qui parsèment son texte. Ces auteurs, comme le dit Guigue, sont principalement les Anciens³⁶ et les Pères de l'Église³⁷. Pétrarque sera aussi cité une fois. Mais emprunter sa matière à autrui n'a rien d'inhabituel au XVI^e siècle, d'autant plus s'il s'agit d'auteurs classiques³⁸. La vraie question serait plutôt de savoir sous quelle forme Sala a pu en avoir connaissance. Nous serions ainsi à même de faire la part de l'emprunt et de l'apport personnel dans son *Livre d'Amitié*. En effet, savoir qu'il puise chez Cicéron, puisqu'il y cite explicitement le nom, ne nous dit pas s'il a tiré sa matière du texte en latin³⁹, d'une traduction en français, ou encore, d'un recueil anthologique. C'est à cette seule condition que nous pourrions émettre un jugement fondé sur le travail effectué par notre auteur. Malheureusement, il faut reconnaître que, là-dessus, il nous est difficile d'arriver à des conclusions satisfaisantes, car les nombreuses citations disséminées tout au long du texte sont trop brèves.

Les derniers folios font toutefois figure d'exception, puisque leur matière est entièrement tirée des *Faits et Dits mémorables* de Valère Maxime⁴⁰. C'est aussi la seule fois où l'on aura une unité au niveau des sources. Il s'agit de cinq anecdotes: les deux premières portent sur l'amitié et les trois autres sur l'amour conjugal⁴¹. Bien que, là encore, nous ne soyons pas en mesure de dire sous quelle forme Sala a pu en avoir connaissance, il est cependant probable qu'il se soit directement inspiré du texte de Valère Maxime, qu'il ait traduit ou pas les passages en question. En effet, toutes ces

(36) Sont cités, par exemple, Aristote, Boèce, Cassiodore, Pythagore, Quintilien, Sénèque le Jeune, Socrate, Isocrate, et tout particulièrement Cicéron et Valère Maxime.

(37) Les quatre Pères de l'Église sont cités: Saint Augustin, Saint Ambroise, Saint Grégoire et Saint Jérôme.

(38) Dans ce sens, on pourra consulter Y. GIRAUD & M.-R. JUNG, *Littérature Française. La Renaissance I. 1480-1548*, Paris, Artaud, 1972, p. 56: «Le XVI^e siècle, et en ceci il ne se distingue guère du Moyen Âge, est en effet friand d'anecdotes, de petits récits édifiants, de proverbes et dictons. D'où la vogue d'un Valère-Maxime, plus tard d'un Plutarque. [...] la mode est aux recueils, aux extraits, aux «fruits» de lecture, au *reader's digest*: toute la sagesse antique en un volume. [...] Voilà pourquoi on a pu dire que cette première Renaissance représente d'abord la tradition «mimique» de l'antiquité [...]»

(39) On sait, grâce à son texte des *Antiquitez de Lyon*, que Sala savait manier le latin.

(40) Cette partie s'étend du f. 10v au f. 14r («Valère met» [...] «y sont encores»). Le texte des *Faits et Dits mémorables* fut largement diffusé à partir du XII^e siècle. En 1375, à la demande de Charles V, Simon de Hesdin en commença la traduction en français qu'il mena jusqu'au chapitre IV du livre VII et

que poursuivit Nicolas de Gonesse, en 1400-1401. Une soixantaine de manuscrits viennent attester du succès important que connut cette traduction. Un peu plus tard, l'imprimerie contribuera encore à sa diffusion. En effet, celle-ci fut imprimée en 1477, sans doute en Belgique, en 1485 et 1489, à Lyon, puis à Paris, par Antoine Vêrard, entre 1499 et 1503. Le texte de Valère Maxime ne semblait donc pas être passé de mode du temps de Sala et, de fait, était *a priori* facilement consultable. L'engouement pour cette œuvre paraît d'ailleurs avoir persisté par la suite, puisque, en 1548, Jean Le Blond en donnera une nouvelle traduction, dédiée à Henri II. Pour plus de précisions sur la vitalité que connurent les *Faits et Dits mémorables*, on pourra se reporter à F. DUVAL, *Lectures françaises de la fin du Moyen Âge. Petite anthologie commentée de succès littéraires*, Genève, Droz, 2007 («Textes Littéraires Français» 587), pp. 335-340. On y trouvera notamment une bibliographie importante sur le sujet.

(41) On pourra lire la première anecdote dans le livre IV, VII (*De amicitia*), 1, et la seconde dans le livre III, VIII (*De constantia*), 8. Les trois dernières sont toutes tirées du livre IV, VI (*De amore conjugali*), et se trouvent respectivement aux chapitres 1, 2 et 3.

anecdotes comportent des similitudes flagrantes avec l'œuvre latine, en particulier en ce qui concerne l'enchaînement du récit. Cependant, on remarque aussi un certain nombre de différences, ce qui montre que Sala aurait fourni un véritable travail de réécriture, ne se bornant pas seulement à reproduire telle quelle une sélection de passages.

La première anecdote, consacrée à Blossius et Gracus, sera un bon moyen de s'en faire une idée⁴². Dans un premier temps, Sala introduit le sujet d'une manière assez neutre:

après que Gracus, ung grant seigneur de Romme, fut par son cryme condempné a perdre la vie et privé de l'honneur de sepulture, ung sien amy, nommé Blossius, fut soupçonné d'avoir esté de la conjuroison dudict Gracus; mais il n'estoit accusé de nulz tesmoings⁴³.

À la suite de cela, le récit prendra la forme d'une scène puisque l'action y progressera essentiellement par l'intermédiaire de dialogues. De plus, la tension s'amplifiera au fur et à mesure. Voici de quoi il s'agit: Blossius est convoqué devant le consul Lelius qui le questionne. Il s'agit de savoir si Blossius, en raison de l'amitié qu'il portait à Gracchus, aurait pu mettre le feu à Rome si ce dernier le lui avait demandé. Dans un premier temps, Blossius défend la mémoire de son ami en disant que celui-ci ne lui aurait jamais réclamé d'accomplir pareil acte. Mais finalement, pressé par le consul, il finit par déclarer, afin de ne pas se montrer infidèle à son ami, qu'il aurait effectivement mis le feu au temple de Jupiter s'il le lui avait demandé. Après quoi, la tension, parvenue à son point culminant, se résoudra en une simple phrase conclusive: «Quant Lelius oyt ceste responce, il le condempna a mourir»⁴⁴. En ce qui concerne le fond, le texte de Valère Maxime et celui de Sala restent relativement identiques. En revanche, il en est autrement en ce qui concerne la forme, même si Sala se montre plutôt fidèle au cheminement narratif de sa source. En effet, il lui fait subir quelques remaniements. Premièrement, il y ajoute des dialogues supplémentaires, créant ainsi une scène. Deuxièmement, la conclusion laconique que l'on trouve chez lui était absente chez Valère Maxime: il a donc ici adjonction d'une véritable chute. Enfin, si la structure de l'anecdote était relativement floue dans le texte latin, il en est tout autrement ici, puisque, comme on vient de le voir, elle procède en trois temps fortement marqués et jouant, pour chacun d'entre eux, un véritable rôle dans la progression narrative. En somme, Sala ne s'est pas contenté de recopier sa source, mais l'a retravaillée de façon à lui donner un tour plus théâtral, voire plus dramatique. Il ne se contente plus de narrer: il met en scène. De fait, le jugement de Fabia, qui, dans le *Livre d'Amitié*, ne voit d'originalité «ni dans le fond ni dans la forme» serait à réviser, même si nous ne connaissons pas la source directe de Sala. Certes, notre auteur reprend une matière ancienne, mais il reste soucieux de l'adapter à la sienne.

Dans ce contexte, il serait peu probable, comme l'affirme Fabia, que Sala n'ait pas cherché à ordonner le contenu de son épître. Curieusement, lui-même en dégage un plan relativement précis et parfaitement construit, tout en précisant au préalable

(42) Notons que la mention de cet épisode semble avoir été courante dans le contexte de l'amitié. À titre d'exemples, Cicéron l'avait déjà utilisé dans son *De Amicitia* (CICÉRON, *L'Amitié*, éd. F. COMBÈS et F. PROST, Paris, Les Belles Lettres, 2002 («Classiques en poche», 3), pp. 48-52) et Montaigne l'emploiera lui aussi dans son célèbre essai sur l'amitié (M. MONTAIGNE, *Les Essais. Livre I*, éd. P. Villey, Paris, PUF, 3^{ème} éd. corrigée, 1999 («Quadri-

ge» 94), p. 189). De plus, l'emploi que Sala fait de l'anecdote dans son texte est similaire de celui qu'en fera Montaigne dans son essai: il s'agit avant tout de glorifier l'amitié. En revanche, Cicéron se montre plus sévère et en vient à la conclusion que «nulla est igitur excusatio peccati, si amici causa peccaueris» (CICÉRON, *L'Amitié*, cit., p. 50).

(43) BnF, fr. 14942, ff. 10v-11r.

(44) BnF, fr. 14942, f. 11r.

qu'il n'est pas assez «net»⁴⁵. Le *Livre d'Amitié* s'enchaînerait alors selon six étapes. Les quatre premières traiteraient respectivement de l'essence de l'amitié, de sa nécessité, de la façon de l'acquérir, puis de la conserver. Suivrait à cela la série d'anecdotes directement empruntées aux *Faits et Dits mémorables*, et que l'on peut diviser en deux parties distinctes: la première portant sur l'amitié et la seconde sur l'amour conjugal, à quoi la seconde version de l'épître apporte une conclusion où sont comparés ces deux types d'amitié⁴⁶. Même s'il faut avouer que ces différentes sections ne sont pas directement perceptibles à l'œil nu, par le biais, par exemple, de sauts à la ligne, ou encore par la présence de rubriques, celles-ci s'enchaînent toutefois avec logique. Elles proposent surtout une véritable conduite au texte, puisqu'on glisse de la notion d'amitié entre amis à celle entre époux. On pourrait encore diviser le texte en deux grandes sections. La première serait une succession de citations, tandis que la seconde, consacrée entièrement aux anecdotes, en donnerait l'illustration.

C'est peut-être au niveau du style, en revanche, que le *Livre d'Amitié* laisserait le plus à désirer. En effet, à juste titre, celui-ci a pu être qualifié d'oratoire par Fabia, car, excepté la dernière section inspirée de Valère Maxime et réellement retravaillée, le restant du texte s'apparente plutôt à un *listing* de citations, dont on pourrait dire qu'elles ont été collées les unes aux autres, plutôt que fondues entre elles. Un bref aperçu de ce type d'emboîtements dans le début de l'épître nous le fera facilement comprendre. Celle-ci commence de la sorte: «Tulles dit [...]», à quoi, quelques lignes plus bas, répond «Saint Augustin dit à ce propos [...]», puis «Saint Ambroise dit, et pareillement Aristote [...]», puis encore un peu plus loin «Et pour ce dit Saint Jherosme [...]», etc. Le tout est compris dans à peine vingt lignes manuscrites et la suite du texte se poursuivra peu ou prou de la même manière. L'ensemble est assez bien organisé en ce qui concerne l'enchaînement logique, mais ne révèle pas, en toute objectivité, une prose véritablement agréable et subtile. Finalement, bien que le texte soit bâti solidement, le lecteur en vient rapidement à se perdre dans les méandres de ces citations et ne respirera réellement qu'une fois parvenu à la longue section finale qui donne un souffle nouveau au déroulement du texte et, à vrai dire, salutaire. En somme, ce qui semble faire défaut au style de Sala, c'est ici une absence de liaison entre les différents préceptes. Certes, on peut bien déclarer, à l'instar de Georges Guigue, que les idées du texte sont «enchaînées et reliées» avec «habileté» – mais uniquement en ce qui concerne le fond. Néanmoins, il semble que ce dernier se soit montré un peu trop enthousiaste en parlant d'«expressions heureuses» et de «simplicité naïve du style». Quoi qu'il en soit, sans vouloir nous montrer frileux, il faudrait faire la part des choses, à ce propos, entre l'appréciation de Georges Guigue, sans doute trop élogieuse, et celle de Philippe Fabia, par trop sévère. Disons qu'une juste appréciation du *Livre d'Amitié* serait à négocier entre ces deux pôles.

En conclusion, on notera que ce texte nous dévoile un Sala attachant, pour qui l'amitié est une «tresplaisante et delectable vertu»⁴⁷. Et pour cause, ce sentiment se rencontrait déjà dans son *Epître responsive a Monseigneur de Tournon* et conduira finalement l'intrigue de son *Tristan*, qui, plus qu'un roman d'aventures ou de cheva-

(45) Voici, d'après Fabia, l'enchaînement général: «Essence de l'amitié; utilité, nécessité de l'amitié; épreuve de la véritable amitié; conservation de l'amitié; exemples mémorables d'amitié, spécialement d'amitié conjugale.» (PH. FABIA, *Pierre Sala*, cit., p. 74).

(46) Voici le découpage précis des six parties du texte, dans le BnF, fr. 14942: la première s'étend du f. 1r au f. 4v («Tulles dit» [...]) «les vices»), la secon-

de du f. 4v au f. 8r («O, chier amy» [...]) «loyaulx amys.»), la troisième du f. 8r au f. 9v («Yzocrates dit» [...]) «ses biens.»), la quatrième du f. 9v au f. 10v («Aristote dit» [...]) «par mort.»), la cinquième du f. 10v au f. 12r («Valere met» [...]) «et reprochable.») et, enfin, la sixième du f. 12r au f. 14r («Et pource que» [...]) «y sont encores.»).

(47) Lyon, BM n° 950 et BnF fr. 14942, f. 4v.

lerie, contre toute attente, est avant tout un roman d'amitié⁴⁸. De plus, à la lecture du *Livre d'Amitié*, on se rend compte combien Sala était *homme de son temps*. De fait, des éléments tels que le genre de l'épître ou l'emprunt aux Anciens, le tout formant ici un florilège de citations, d'anecdotes et de récits édifiants, le propulsent directement aux côtés des humanistes de la Renaissance. Le thème de l'amitié n'est certainement pas anodin lui non plus, puisqu'à la fois «thème favori des épîtres humanistes» et sentiment des plus nobles dans la société antique⁴⁹. D'ailleurs, Montaigne lui-même consacrera l'un de ses essais à cette matière. En ce sens, le *Livre d'Amitié* pourrait permettre de resituer notre auteur dans son époque et, ainsi, de le réhabiliter.

DAVID EXPERT

(48) Francesco Benozzo choisit d'ailleurs comme titre à ce roman: *Tristan et Lancelot*. À ce sujet, on pourra consulter l'édition qu'il en donne, pp. 32-34, ainsi que son article: *A proposito del titolo di un romanzo arturiano di Pierre Sala su Tristano e Lancillotto*, «Quaderni di filologia romanza della

Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Bologna», X, 1993, pp. 209-28.

(49) Voir G. GUEUDET, *L'art de la lettre humaniste*, Paris, H. Champion, 2004 («Bibliothèque littéraire de la Renaissance» 60), p. 59.